N° 9. 2 Janvier 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adressés :
A **Genève**, au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout réfugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

La 2me liste de souscription au profit des Suisses inondés sera publiée dans le prochain numéro, faute d'espace dans celui-ci.

1868 — LES TROIS STIMULANTS

25 Décembre 1868.

Ce qui carctérise l'année qui va finir, c'est un désappointement général et universel.

Il a été donné à cette année maladroite d'avoir surexcité toutes les passions, tous les espoirs, tous les désirs, sans pouvoir en résoudre aucun. Aussi croyons-nous qu'on peut lui appliquer tout particulièrement ces mots, dont on a peut-être trop abusé, mais qui n'en sont pas moins vrais, que c'est *le commencement de la fin.* — Voyez plutôt :

Mentana suivi de *Cadix!* — N'est-ce pas assez pour mettre au comble l'irritation des successeurs de Saint-Pierre et de Loyola?

MM. Stuart-Mill et Gladstone, avec leur bill impie sur *l'église d'Irlande!* — Quel chiffre de Japonais convertis faut-il aux pieux protestants pour contre-balancer cette défaite sensible?

Le triple des paysans de la Lithuanie convertis à l'orthodoxie russe, serait-ce assez pour consoler les popes de l'affront que leur a fait subir leur czar-pontife en autorisant sa fille à embrasser le catholicisme, pour la voir *reine de Bavière?* (1).

Et la *jeune Turquie?* Quel opprobre pour ces braves Musulmans!

Il n'y a pas jusqu'aux Israélites qui ont perdu en M. Rothschild leur pape (bien solide celui-là!) — il n'y a pas jusqu'à eux qui n'aient ressenti le coup porté à tous les croyants par cette année fatale.

En voulez-vous encore d'autres?.

Le congrès de Berne, tel qu'il était, n'a-t-il pas quelque peu inquiété nos chefs sacrés et non sacrés?

Regardez le suffrage universel qui a poussé l'arrogance jusqu'à ne plus respecter la crême de l'aristocratie, l'aristocratie puritaine de la Grande-Bretagne!...

Et le congrès de Bruxelles; et les grèves de Genève et de Bâle, — n'ont-elles pas dérangé la quiétude *inoffensive* de « l'honnête bourgeoisie? »

Allez jusqu'à notre modeste petite feuille; — n'a-t-elle pas ajouté quelques gouttes d'amertume au « *martyr* de l'illustre famille *proscrite* » de M. Czartoryski, ainsi qu'à ses amis?

Mais, aussi respectables que soient ces causes et ces personnages, ce n'est pas de leur douleur que nous avons l'habitude d'entretenir nos lecteurs. Nous avons notre spécialité; on la connaît : c'est la cause du peuple. — Or, au peuple, que lui a apporté cette année fiévreuse?

Rien, si ce n'est, à lui aussi, de l'espoir et de la fièvre!...

Passons celui de la Pologne; les autres peuples sont-ils plus heureux? — Ce serait de l'ironie que de répondre à cette question...

Les peuples comprennent-ils leur état affligeant? — Pour toute réponse, nous renvoyons le lecteur aux tribunaux et aux ministères de la guerre.

Veulent-ils sortir de cet état? Comment? Sont-ils décidés à quelque chose? et que veulent-ils?...

Si, honorable lecteur! vous êtes de la démocratie officielle, bien ordonnée et bien pensante, — vous n'avez qu'à poser toutes ces questions au *suffrage universel*, qui a été spécialement inventé pour y répondre catégoriquement... Mais si, malheureux lecteur, vous avez l'imprudence d'appartenir à cette autre démocratie, indisciplinée et révolutionnaire, dont fait partie le journal que vous lisez en ce moment, prêtez votre attention pour quelques instants au raisonnement suivant :

Qu'est-ce qu'un peuple?

C'est l'agglomération des êtres humains qui se ressemblent par leur langue, leurs vœux, leurs sentiments et leurs besoins. Les peuples se distinguent les uns des autres, mais ils se ressemblent aussi parce qu'ils se composent avant tout *d'hommes.*

Or, quel est le critérium d'un homme vivant?

La physiologie à la main, nous vous répondons sans hésiter : c'est le *sentiment*, c'est la *raison*, c'est la nécessité de *se nourrir*. Nous arrivons ainsi aux trois stimulants principaux de tout être humain, et les peuples, qui ne se composent que de ceux-là, n'en ont pas d'autres; ce sont :

Le CŒUR, l'ESPRIT et l'ESTOMAC.

Maintenant, examinez quel peuple européen il vous plaira, et vous serez réduit à reconnaître que chacun d'eux est indubitablement atteint d'une, au moins, de ces trois conditions vitales.

Ainsi voyez les plus prospères : les Anglais, les Belges, les Suisses; tous orgueilleux de leur indépendance et de leurs libertés. — Leur sentiment national est satisfait : on les respecte et on les honore; le fonctionnement et le développement de leur esprit ne connaissent aucune entrave; ils sont pleinement libres... Mais demandez à un de ces citoyens libres et indépendants, dont la blouse en guenilles et les souliers déformés attirent votre attention, demandez-lui ce qu'il lui manque pour être satisfait? — Bagatelle! quelque peu de pain... Ce n'est que son *estomac* vide qui le gêne, ce citoyen.

Mais descendez plus bas, traversez les Alpes pour voir la *bella Italia*, ou le Rhin, pour voir ce qui se passe dans cette grande Allemagne enivrée de son triomphe national! voyez les sujets du czar ou les citoyens français, tous si jaloux de leur gloire militaire. — Le sentiment national est intact, mais c'est l'esprit et l'estomac qui y sont atteints. Ce sont des têtes quelquefois ornées de lauriers que nous y voyons courbées sous le sceptre du prêtre, du soldat et du gendarme...

Et que dirons-nous de ceux qui, affamés et enchaînés, n'ont pas même cette dernière satisfaction, si puérile qu'elle soit, et qu'on appelle le sentiment patriotique? — Que dirons-nous des Crétois, des Bulgares, des Grecs en Thessalie et en Épire, des Croates autrichiens et turques, des Serbes hors de la principauté, des Roumains en Transylvanie, des Italiens à Rome, des Tchèques et des Moraves, des Irlandais? — Que dirons-nous enfin de notre propre patrie?....

Si vous tenez à connaître la cause du mécontentement des peuples, n'interrogez que votre propre cœur, que votre esprit, que votre corps humain. Vous chercherez en vain, tout est là; et en homme sérieux et consciencieux, vous devrez reconnaître qu'il n'y a que trois questions principales dans toute l'Europe contemporaine :

La question *nationale;*

La question *libérale;*

La question *démocratique*, ou si l'on préfère, la question *sociale.*

Tout peuple européen est, à l'heure qu'il est, sur une de ces trois voies, sinon sur toutes les trois à la fois.

Nous connaissons bien des esprits absolus qui, s'étant jetés dans un de ces trois flux, considèrent les deux autres comme puérils ou comme des entraves *inventées* pour arrêter le triomphe de la cause de prédilection.

(1) Nous avançons ce fait, si invraisemblant qu'il nous paraisse, sur la foi du journal de M. de Girardin, lequel doit être bien renseigné, lui!...

Combien de patriotes des plus consciencieux haïssant les libéraux et les démocrates, par l'amour sentimental qu'ils ont pour leur nation!

Combien de républicains rêveurs combattant à outrance le nationalisme « étroit » et le socialisme « utopique! »

Combien de socialistes enfin, qui n'ont pas assez de mépris pour des causes « mesquines » comme celle du patriotisme ou celle de la forme du gouvernement!

Mais l'aveuglement et même l'injustice suivent ordinairement tout enthousiasme qui, pour être sincère, doit être absolu. — Il y a d'autres absolutistes qui, étant plus dans le vrai, n'en sont pas moins injustes.

Nous voulons parler de ceux qui ne reconnaissent pas notre classification des causes populaires, n'en voyant qu'une seule, et notamment celle de l'humanité souffrante.

Certes, *à priori*, ils ont parfaitement raison, et ce n'est pas nous qui le contesteront. Mais à quoi servirait toute l'éloquence pour prouver au Serbe, par exemple, qu'il est esclave politique est l'esclave social? Vous auriez beau le lui dire, il vous rirait au nez; c'est qu'il n'a pas de loisir pour réfléchir à ces choses-là, tout préoccupé qu'il est de la délivrance de ses frères du joug de la Turquie et de l'Autriche!

A quoi ont servi toutes les adresses envoyées aux Espagnols pour leur rappeler les maximes de l'économie sociale, sinon à embarrasser ce dévoué Castelar dans sa tâche déjà assez difficile sans cela?

S'en suit-il que nous contestions le droit des vrais démocrates à rappeler aux peuples-frères que *rien n'est fait s'il reste quelque chose à faire?* — Nullement.

Ce que nous voulons combattre, c'est l'exclusivisme et l'orgueil démocratiques. — Tel peuple se soulève-t-il au nom de la nationalité opprimée et ne veut entendre que la voie de son cœur : Parlez-lui raison, dites-lui la vérité dont vous vous faites l'apôtre, combattez son erreur, mais ne l'abandonnez pas à ses seules forces. Outre le sentiment de la fraternité, votre raison et votre propre intérêt vous le défendent. *Absolutistes*, ce sont eux qui divisent l'humanité en trois camps séparés; ce sont eux, c'est leur orgueil doctrinaire qui aboutit à un tel résultat !

Tel peuple combat les abus des privilégiés, lutte pour affranchir son travail du despotisme exploiteur; il a grand besoin d'un secours fraternel. Mais on lui répond : Qu'est-ce que cela nous fait à nous autres? Ces mêmes socialistes dissimulent-ils leur dédain pour tout mouvement qui n'est pas économique? — Et voilà comment, réduit à ses forces restreintes, le mouvement social tombe, vaincu et flétri, tout aussi bien qu'un autre.

Aussi, fidèles à notre conviction que chaque vœu d'un peuple est digne d'être pris en considération, nous avouons à haute voix toute notre sympathie pour tout peuple qui lutte pour une des trois causes dominantes, persuadés que ce triomphe, même partiel et incomplet, servira à la cause commune de tous.

Il y a pourtant un peuple qui, à nos yeux, fait exception à cette règle générale, et qui ne doit pas désirer de ces *circonstances atténuantes ;* c'est le nôtre.

Conquis par les trois monarchies, nous n'avons de salut possible que dans une guerre d'indépendance accompagnée d'une révolution politique qui ébranlerait nos trois puissants ennemis dans le cœur même de leurs empires;

Spoliés et abrutis, nous ne saurons nous élever à une telle hauteur qu'en reconquérant en même temps notre force matérielle, notre droit social lâchement escroqué à notre peuple par l'aristocratie indigène et celle des envahisseurs.

Ce qui fait que la Pologne ne peut se relever qu'intégralement et complètement, c'est-à-dire nationalement, politiquement et économiquement à la fois. C'est sa situation exceptionnelle, au point de vue géographique, politique et historique, qui le lui commande. Malheur à nous si nous l'oublions!...

Cela dit, descendons de l'élévation théorique à la pleine prosaïque de la vie actuelle. — L'année que nous finissons, qu'a-t-elle apporté aux trois questions de l'Europe contemporaine ?

Nous l'avons dit : Elle a surexcité toutes les passions, tous les espoirs, tous les désirs... et rien au delà !

Les Tchèques, les Croates, les Serbes, les Bulgares, impatients de passer de leurs manifestations stériles aux voies de faits... et ce n'est que le sentiment *national* qui les y pousse !

Les Italiens de Rome et les Irlandais touchent au désespoir, grâce aux barrières qu'on met imprudemment à ce même sentiment qui les dévore depuis si longtemps.

Mais il y a pourtant un peuple qui vient de paraître sur la brèche comme avant-garde de la cause des nationalités ; c'est la Grèce... L'année 1868 l'a léguée à 1869, armée, prête à combattre l'ennemi qui outrage le droit de son cœur.

Qu'en résultera-t-il ? l'an prochain sera-t-il plus décisif ?... C'est ce que nous ne manquerons pas de savoir en suivant d'un œil attentif les phases de cette question brûlante, et qui nous est chère malgré toute son imperfection. Passons aux peuples préoccupés de la cause de l'affranchissement politique, de celle du droit de citoyen.

Nous ne parlerons guère de la Russie, ni de l'Allemagne qui dort d'un sommeil de mort, enivrée qu'elle est d'une forte dose de haschisch de Sadowa à laquelle elle n'est pas accoutumée. La faible agitation qu'on y remarque provient des petites piqûres de quelques mouches isolées, comme leur inflexible Dr Jacoby...

Mais à part ces deux alliées, laquelle de toutes les monarchies glorieuses de l'Europe n'est pas tourmentée par des importantes questions de *politique intérieure*? Laquelle est libre du mouvement libéral plus ou moins prononcé ?...

Durant l'année 1868, cette série des peuples a envoyé l'un d'eux en avant-garde de sa cause, tout comme les peuples *internationalement opprimés* ont envoyé le leur.

L'Espagne et la Grèce seront-elles plus favorisées l'an prochain qu'elles ne le furent en 1868 ?... *That is the question !*

Enfin, si nous passons aux peuples relativement les plus gâtés, comme ceux de la Belgique, de l'Angleterre ou de la Suisse, — nous y verrons qu'affranchis, tant nationalement que politiquement, ces peuples daignent enfin se préoccuper quelque peu de leur pain quotidien...

Enfin ! mais c'est ce qui arrive toujours : la prose ne vient que longtemps après la poésie; on n'a pour s'en convaincre, qu'à consulter à ce sujet l'histoire de la littérature universelle...

C'est égal! on a daigné... et ce que la Grèce est pour la cause nationale ; ce que l'Espagne est pour la cause libérale; la Suisse l'est pour la cause sociale et démocratique.

Ah! si l'année 1868 s'est bornée à mettre sur la brèche ces trois lutteurs des trois grandes causes de l'humanité; — si mesquine qu'elle fût, cette année, elle aurait bien mérité de l'éternité! — Mais, hélas! fidèle à la tradition du XIXme siècle, elle n'a pu se passer de quelques mauvais tours.

Ainsi, le télégraphe d'aujourd'hui nous annonce de Berlin qu'une conférence des « grandes puissances » va se réunir le 1er Janvier à Paris ou à Londres pour *arranger* le conflit greco-turque... C'en est fait du sentiment national grec : Souliotes, Kleftes et Candiotes, remettez-vous de votre fougue patriotique; tout au plus si ce sera votre roi *allemand* et votre reine *russe* qui y gagneront quelque chose...

Et le télégraphe de l'Espagne, qui ne fait que nous transmettre des nouvelles sur les élections municipales... Or, sait-on ce que c'est que cette élection? — C'est le tâtonnement du pouls de l'Espagne par son magnétiseur le célèbre Dr Don Juan-moderne. Si ces élections donnent des résultats favorables pour la monarchie patronée, l'Esculape espagnol *s'inclinera respectueusement devant la volonté nationale*; sinon... on fera jouer les baïonnettes... contre « les réactionaires, » n'est-ce pas, Dr Don Juan?...

Et puis les nouvelles de Bâle? Lisez ce fragment de la correspondance du *Journal de Genève :*

« Il est très-vrai que, dans l'une de nos principales fabriques, *et peut-être aussi dans d'autres* les ouvriers ont été invités à opter entre *la fabrique et l'association*. Un propriétaire de maison est libre de congédier, dans un délai fixé, un locataire trop bruyant, sans même lui en dire le motif; un artisan renvoie un ouvrier qui le mécontente; pourquoi refuserait-on le même droit au propriétaire d'un vaste établissement industriel? N'est-il plus chez lui, parce qu'il occupe un grand nombre d'ouvriers? etc. etc.

Et puis cette conclusion :

« Le fabricant est libre d'imposer sa condition; l'ouvrier est *libre*, à son tour, de l'accepter ou de la refuser. Tel est *le droit* de chacun d'eux, d'après le plus simple bon sens (?). En faisant usage de leur *liberté d'action*, l'un et l'autre ont des *risques à courir* : le fabricant risque de manquer *de bras ;* l'ouvrier, de manquer *de salaire*. (Lisez : l'un de s'enrichir davantage, l'autre de mourir de faim. L'égalité des conditions est évidente !...). La *liberté* de l'un et de l'autre est *nécessairement restreinte par l'intérêt personnel.* »

(*Journal de Genève*, n° du 25 Décembre 1868).

Eh bien, oui! nous connaissons ce « droit. » Discutons donc sur ce terrain même :

Le *capital*, est-il patriotique ou international? Connaît-il des frontières? Les ouvriers contestent-ils aux fabricants ce « droit » de s'associer pour leur exploitation?

Non, non et non! Pourquoi donc les bourgeois de Bâle contestent-ils ce même droit aux ouvriers? Pourquoi ont-ils envie de recourir aux baïonnettes patriotiques pour com-

battre *l'Association internationale des travailleurs ?* Pourquoi deux poids et deux mesures?

« Opter entre la fabrique et l'association... » Peut-on aller plus loin dans l'ironie! — On n'attaque pas *la liberté* de l'ouvrier; on *l'invite à opter...*

Opter entre son désir naturel d'améliorer son triste sort et... la famine qui l'attend, lui et sa famille, s'il persiste!... Mais que voulez-vous, c'est de la liberté! —

On vous accoste dans une forêt, et en portant le revolver juste à votre front, on vous dit: « Je respecte votre liberté, mais je vous *invite à opter* entre mon désir de posséder votre montre et le vôtre de la garder pour vous! »

Et bien, vous auriez tort de vous plaindre de ce procédé: à chacun son droit. — Et puis vous osez appeler à votre secours vos frères? Ah, le démagogue! l'anarchique! l'ennemi de la « liberté individuelle! » A moi la force publique! A moi les gendarmes: Je suis le sauveur de la patrie et de la liberté!..

C'est une grande épreuve que subissent les autorités fédérales en face du monde entier! — Tentées par la séduisante bourgeoisie de Bâle, sauront-elles résister ?...

Dévoués que nous sommes à la Suisse, nous ne cesserons pas d'espérer que le Conseil fédéral saura suivre l'exemple, lors de la grève de Genève, du président du Conseil d'Etat de ce canton, de l'honorable citoyen Camperio, qui a su prouver au monde que la république n'est pas un vain mot.

Quant à *l'Internationale*, qu'il nous soit permis, au nom du dévouement et de l'intérêt que nous professons pour sa cause, de lui donner notre avis fraternel:

1° D'être beaucoup plus internationale;

2° De réaliser plus efficacement l'accusation de la bourgeoisie: *comme quoi elle reçoit des ordres d'un centre d'action établit...*

3° D'être moins abstraite, surtout pendant ses congrès annuels: laisser la théorie aux journaux dévoués à son œuvre, et de n'agir que dans le sens pratique.

En terminant, nous promettons à nos lecteurs de suivre et de leur transmettre fidèlement et scrupuleusement toutes les phases et les péripéties des trois questions européennes.

Et la veille de 1869:

Espérons, attendons et travaillons.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(Suite)

La démocratie

IV

Le 10 Octobre 1794, après une défaite fatale, Kosciuszko, dit-on, fait prisonnier par les Russes, a prononcé ces paroles: *Finis Poloniae!*

Bien que cette phrase légendaire soit aujourd'hui formellement démentie par l'histoire, à notre avis, Kosciuszko l'aurait-il même prononcée, il aurait eu parfaitement raison: *Finis*, la vieille, l'oligarchique, l'anti-populaire *Poloniae!*

Mais.... « le roi est mort, vive le roi! » Les peuples ne meurent pas autrement. — La vieille Pologne fut détruite sur les champs ensanglantés de Macieiowice, mais ce fut là aussi que prit naissance la *nouvelle* Pologne, celle de Kosciuszko, la Pologne populaire, libre et démocratique....

Ils se trompent étrangement ceux qui admettent que Kosciuszko ne le comprenait pas! S'il n'avait pas eu foi dans sa nouvelle Pologne, lui patriote, pensent-ils qu'il n'aurait pas suivi Napoléon, qui profitait de chaque occasion pour *promettre* le rétablissement de la Pologne? Pensent-ils que son orgueil ou son amour-propre lui aurait empêché de s'incliner devant le victorieux et le tout puissant guerrier, s'il avait cru au rétablissement de sa patrie par cette voie-là? Bien mieux, si la confiance seulement lui avait manqué dans la délivrance du pays par les forces de son peuple, — ce n'est pas lui qui aurait hésité, ne fût-ce que pour *mettre à l'épreuve* ces promesses de Napoléon... comme l'ont fait tant d'autres démocrates.

Il n'y a pas à en douter, Kosciuszko avait une pleine confiance dans les forces du peuple polonais, mais il n'a pas eu cette même confiance en Napoléon; voilà pourquoi ils est resté sourd à toutes les invitations et à toutes les séductions du César français.

Les autres eurent cette confiance.... et elle dura longtemps. Et ce fut ainsi que naquit, la nuance naguère si forte, aujourd'hui presque réduite à zéro, de la démocratie *bonapartiste* en Pologne.

Au moment de l'écroulement total de l'Etat, la démocratie polonaise ne présentaient que trois camps:

1° La démocratie souffrante et en prière, qui n'a pas eu foi en l'œuvre de Kosciuszko: la bataille de Macieïowice l'avait affermit dans son principe mystique « point de salut hors de la miséricorde de Dieu. »

2° La démocratie purement sociale, c'est-à-dire la masse du peuple, qui commençait à croire à l'œuvre de son héros; mais elle se sentit *trompée*... et elle se replongea de nouveau dans son incrédulité.

3° La démocratie de Kosciuszko, militante quoique condescendante; elle sentit qu'elle *se trompait elle-même...*

Trompés.... mais par qui, par quoi?

L'instinct populaire n'a pas attendu la critique de l'histoire, — et pas une voix, au sein de la démocratie, ne s'est élevée contre la personne de Kosciuszko. C'est que la *tromperie* ne pouvait être attribuée aux personnes, elle se trouvait dans le programme d'action adopté par la démocratie de l'époque. La démocratie de 1794 l'a compris, mais il était déjà trop tard....

Quelques-uns le devinaient au milieu du combat même et, comme le héros Jasinski, ont cherché et ont trouvé la mort les armes à la main (1); les autres ont désespéré et se sont retirés dans le camp de la démocratie souffrante; les troisièmes ont suivi aveuglement le même chemin; d'autres encore ont pris une direction plus rationnelle...

Nous ne parlerons que de ces derniers.

L'assaut barbare de Prague, accompagné de l'assassinat des enfants mêmes (2), ont démontré trop visiblement, même aux plus condescendants de cette démocratie *condescendante*, qu'il n'y a pas le moindre espoir du côté des Russes; mais en ce qui concerne la Prusse et l'Autriche, l'illusion fatale a survécu au démembrement même.

(1) « Jasinski est entré dans ma chambre, triste, pensif, et il me proposa de nous rendre à Paris à pied: car en Pologne, dit-il, il n'y a que des traîtres ou des gens faibles, avec lesquels on ne saurait rien faire. — Je lui ai fait la remarque, que s'il en est ainsi, au lieu d'entreprendre ce long et pénible voyage, il valait mieux périr les armes à la main. — « Tu as raison, me répondit-il froidement, je suivrai ton conseil. » et il sortit sans mot dire.... Une semaine après il fut tué sur les remparts de Prague. » *Oginski.* Mémoires, t. II, p. 68.

(2) La soldatesque russe ayant demandé à leur chef ce qu'il fallait faire avec des enfants polonais? Souvoroff leur répondit: « Tues-les; car ce seront des Polonais plus tard! (Bei iego, Polak boudiete!)

« La Prusse et l'Autriche n'ont participé au partage de la Pologne que pour empêcher la Russie de conquérir ce pays à elle seule. »

Cette absurdité toute enfantine, inventée par l'hypocrite pleurnicheuse Marie-Thérèse, a su, pour quelques temps du moins, déconcerter presque toute la démocratie militante de Kosciuszko. Ainsi, un des plus braves officiers du dictateur emprisonné, Jean-Henri Dombrowski, se rendit-il avant tout au près du roi de Prusse pour obtenir son aide et sa protection. Heureusement pour lui, il s'y rencontra avec Siéyès:

« Ce n'est pas ici qu'est votre place, lui dit l'ambassadeur de la République française, c'est à Paris que vos frères vous attendent!.... » et le 1er Pluviose 1796, Dombrowski signa à Milan son premier appel à ses compatriotes: Se rassembler sous les drapeaux de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité.

Ainsi apparut la première *légion italienne*, puis est venue celle de Strasbourg, puis la Danubienne de Kniaziewicz, etc. Toute la masse de la démocratie militante polonaise fut alliée dans le grand mouvement des peuples européens...

Un pas en avant était fait, c'est évident: les pourparlers avec les monarchies absolues furent abandonnés pour jamais, et on les a remplacés par une entente avec *les peuples*.

Quoi qu'il en soit, aussi sincères qu'ils furent, nos légionnaires ne suivaient qu'instinctivement la voie de ce nouveau principe; ils ne le suivait que par sentiment plutôt que par raison ou par conviction acquise. Cette conviction est venue beaucoup plus tard, et c'est la raison pour laquelle nos légionnaires (sauf quelques rares exceptions) ont si facilement accepté le joug de Bonaparte et ont passé du drapeau de la révolution sous celui de son meurtrier. Si nous pouvions admettre chez eux cette conviction, nous serions réduits à les accuser de trahison... Heureusement qu'il n'en fut rien; et même, en aurions-nous besoin, ces apôtres militants de notre fraternisation avec d'autres peuples de l'Europe pourraient pleinement trouver leur justification. — Après la défaite sanglante de Waterloo, n'a-t-on pas vu Carnot, le général le plus sincèrement républicain, ainsi qu'un autre républicain austère, le genevois Sismondi, tendre leurs mains à ce tyran déroute et vaincu? En sait-on la raison?... C'est que les meilleurs hommes de cette époque-là voyaient en Napoléon *l'incarnation de cette même révolution...*

Ni nous, ni qui que ce soit de la démocratie sérieuse de nos jours, personne en un mot, ne partage plus cette idée erronée; mais si, il y a cinquante ans, des hommes comme *Carnot* et *Sismondi* pensaient ainsi, lequel serait assez hardi pour lancer une pierre à la mémoire de nos héroïques légionnaires?

Une fois joints au grand mouvement émancipateur des peuples, ils lui sont restés fidèles dans toutes ces phases, et toutes les fautes ou crimes du grand Corsicain n'ont pu les détourner de cette voie. Et chose étrange! tandis que la démocratie polonaise d'alors emploie toutes ses forces pour prouver à Napoléon son dévouement absolu et sans bornes; lui, idole de cette démocratie, — il en a... peur! — Jugez-en plutôt:

« Ne vous y trompez pas, disait-il à Narbonne, en 1812 (3): la résurrection de la Pologne semi-républicaine serait un bien autre embarras que sa durée sans interruption. Elle pouvait vivoter sous son ancienne forme, sans trop grand dommage. Aujourd'hui, *il lui faudrait mettre le feu aux maisons voisines pour assurer la sienne.* Elle n'aurait de force que pour une propagande diabolique. J'y ai bien songé; je veux dans la Pologne un *camp* et pas de *forum.* Nous aurons cependant un bout de diète, à l'appui des levées à faire dans

le grand-duché de Varsovie, mais rien au delà. Je ferai à Alexandre la guerre à armes courtoises, avec deux mille bouches à feu et cinq cent mille soldats, sans insurrection. Je lui enlèverai Moscou; je le rejetterai en Asie; mais je ne souffrirai pas un club à Varsovie, ni à Cracovie, ni ailleurs. »

Mais à ce qu'il paraît, *enrégimentée* même, la démocratie polonaise donnait quelque inquiétude à l'empereur; autrement comment expliquer qu'à peine l'idée lui est-elle venue de placer la couronne de Charlemagne sur la tête, il ordonna à son beau-frère Leclerc de transporter tous ses fidèles légionnaires polonais à St-Domingue, où ils ont tous trouvé la mort d'une gloire équivoque?

Et puis, pourquoi faisant la guerre en Orient, envoyait-il ses fidèles légions de Sulkowski et de Sobolewski... combattre les Espagnols?

Ce principe de la nouvelle démocratie polonaise qui inquiétait tant ce César, bien que ce ne fût qu'un principe *instinctif* encore, il nous l'avoue lui-même: « Il leur *faudrait* mettre le feu aux maisons voisines pour assurer « la sienne. »

Pourtant cet *instinct* ne céda sa place à la *conviction* que longtemps après l'ouragan napoléonien. Et certes personne n'aurait su le conter au monde avec plus de force et de génie que ne l'a fait **Adam Mickiewicz,** ce Homer de nos légionnaires.

« En effet, qu'y a-t-il de plus honteux que ce préjugé vieilli, qu'une ligne tracée du doigt des monarques à travers un pays quelconque, souvent à travers même une ville, doit diviser ses habitants, des parents mêmes, en citoyens et étrangers; quoi! en ennemis naturels.........

.... Napoléon sentit que la question de la liberté est une question européenne, que toute l'Europe doit y prendre part. Peut-être aujourd'hui même l'Europe n'attend-elle cette liberté que de ces hommes-là. Car toutes les vérités politiques, tous les sentiments nationaux n'étant pas appliqués à la vie, dans toute leur étendue, mais renfermés dans les limites d'un pays ou d'une bourgade, ne sont que comme de l'eau sans embouchure, ils pourrissent et s'évaporent. Autant les théories de Rousseau fermentaient à Genève, elles n'étaient, disait-on, qu'un orage dans un verre d'eau; mais elles ont pris depuis de l'extension, et aujourd'hui, si la France elle-même avait l'idée de se renfermer en elle-même, ses orages aussi ne seraient que ridicules aux yeux de l'Europe. » (*Mickiewicz*. O dążeniu ludów w Europie. — 12 Avril 1833).

Ce fut ainsi que l'Orphée slave a compris et a expliqué au monde les idées instinctives des légionnaires, et c'est par lui que notre démocratie militante entra dans la nouvelle phase de sa vie, dans son nouveau rôle: « international et libératif en ce qui concerne l'Orient européen » (4).

Là est tout le mérite des légionnaires, toute la grandeur de Mickiewicz! — Mais cette démocratie pouvait-elle délivrer la patrie? sauver le peuple? Laissons même de côté le mauvais vouloir de Napoléon: « *Relever la Pologne sans l'émanciper* », c'était sa devise à notre égard; mais admettons qu'il l'ait voulu, — aurait-il su comment y arriver?

« Napoléon, génie tout occidental, ne pouvait rien *comprendre* à cette forme d'affranchissement, et malheureusement, comme tous les génies à prévention, il se mettait tout de suite à dédaigner, sinon à haïr, ce qu'il ne comprenait pas..........

...... l'empereur feignit d'ignorer que, sous les décombres des trois démembrements de la Pologne, reposait quelque chose de plus sérieux que les intrigues des jolies femmes et les prouesses de gentilshommes racontées par Rulhières. Il lui répugnait surtout de soupçonner que les libertés du peuple polonais ne dataient pas du jour où il les lui octroierait, et qu'il y eût à lui en restituer d'autres que celles *d'aller et de venir*.

« La loi de 1807 proclame la *liberté des paysans*, comme chose nouvelle.........

« Mais la constitution napoléonienne, ne reconnaissant que la propriété occidentale, c'est-à-dire absolue, ne pouvait protéger que celle des seigneurs. Elle déposséda ainsi, sans y prendre garde, *des millions de paysans*, plus cruelle et plus étourdie en cela que le servage russe qui dit: « Le serf est au seigneur, mais la terre est au « serf..... »

« Par cela même, *le seigneur* se voyait *affranchi* de toute obligation protectrice envers la commune qui se trouvait dissoute et remplacée par une population de manœuvres perchant sur bien d'autrui. « C'était, dit l'autorité anonyme de Krysztopor, la liberté des oiseaux que l'on chasse d'un arbre à fruit sur un arbre sans fruit, ou d'un toit à l'autre. » — « C'était, dit Badeni, ôter aux paysans leurs fers avec leurs bottes. » — C'était, dironsnous en langage d'économie moderne, multiplier le servage slave par le prolétariat occidental, au profit de sinécures oisives et imméritées. » (Mieroslawski. *De la nationalité polonaise dans l'équilibre européen*, p. 310).

Ni Napoléon ni la nuance de la démocratie bonapartiste, on le voit, n'ont pas *sauvé* et n'ont pas pu sauver la Pologne; mais nous leur devons quelque chose: ce sont eux qui ont introduit notre démocratie dans l'alliance des peuples européens; dans l'alliance conclue encore par Kosciuszko en Amérique, mais scellée du sang précieux de nos légionnaires et notifiée au monde dans les chants de Mickiewicz...

Mais tout membre de chaque alliance n'est efficace et utile qu'autant qu'il est *original* et indépendant. — Or donc, démontrer cette *originalité* de l'économie et des idées slaves et polonaises, se les expliquer, les expliquer aux autres, et devenir ainsi, au nom de cette *originalité*, un membre efficace des États-Unis de l'Europe démocratique, — tel est devenu le problème logique de la démocratie polonaise. C'est ce que fit la démocratie de la période suivante, et c'est de quoi nous avons l'intention d'entretenir nos lecteurs dans le prochain numéro.

Cependant, pour terminer cet article, qu'il nous soit permis de poser une petite question:

Si nos légionnaires et leur grand poëte sont pleinement justifiés de leurs fautes et de leur enthousiasme, — comment s'y prendront les démocrates-bonapartistes de nos jours pour arriver à cette justification? — D'aujourd'hui, quand toute *idée* napoléonienne s'est transformée définitivement en un simple intérêt dynastique?

Auraient-ils recours à ce même Mickiewicz avec son ode *ad Napolionem III, cæsarem augustum?* Mais Mickiewicz, ayant passé par l'école Towianski, par la maladie et la désillusion; Mickiewicz écrivant cet ode *in Bomersundum captum*, en 1854, la veille de Sébastopol; Mickiewicz, vieillard et poëte enfin, peut bien facilement être expliqué. — Mais eux?.... S.

(*A suivre*).

(3) *Souvenirs contemporains sur M. de Narbonne*, par M. Villemain.

(4) *Le Peuple polonais*, nº 7, voir Des partis politiques en Pologne.

NOUVELLES DE LA POLOGNE

Décidément la Galicie brigue l'honneur de se faire passer pour l'*Athènes de la Pologne* démembrée, au risque de mettre au comble la colère de M. de Girardin et de son correspondant cracovien.

A peine avons-nous applaudi, dans notre dernier numéro, à l'apparition du nouveau journal politique de Cracovie, la *Polska*, que déjà on nous fait part de la naissance d'un journal littéraire et illustré, à Lemberg, intitulé: *Mrowka* (la fourmi).

Sans parler de sa valeur littéraire qui, à notre avis, ne laisse à peu près rien à désirer, ce qui nous a frappé dans ce premier numéro qui porte la date du 5 Janvier courant, c'est son esprit démocratique...... Et l'on sait que nous ne sommes pas trop accommodants sur ce point! C'est qu'en effet, à commencer par la gravure de ce numéro qui reproduit le portrait de *Lelewel*, tous les articles, *tous sans exception*, sont pénétrés de cet esprit salutaire. La partie belletristique même, ordinairement si indisciplinée, y est soumise. Nous en félicitons la rédaction.

***

Mais à part ce mouvement littéraire, il y a bien des choses dont on doit féliciter les patriotes de la Galicie.

D'abord, on ne saurait assez louer l'heureuse idée qui est venue à M. H. Szmitt, professeur à Lemberg, de faire connaître enfin à la jeune génération l'histoire de la Pologne subjuguée; de cette période que le gouvernement paternel de l'Autriche a eu soin de rayer du programme scolaire. — Pour scruter l'esprit de ces cours importants de M. Szmitt, il suffit de dire qu'il les a précédés d'un coup-d'œil sur la grande révolution française, « comme d'un précurseur de nos luttes démocratiques... »

Quelques pas encore en avant, et nous dirons de M. Szmitt: *Voilà encore un de nos maîtres!...*

***

Vient ensuite l'*Association pédagogique* de cette même ville, qui, ayant reconnu toute l'importance de l'instruction pour les femmes, organise des cours publics spécialement pour ce sexe.

C'est que nul peuple n'est autant sous l'influence de cette moitié du genre humain que nous autres, et nulle part, peut-être, la femme n'est plus guidée par le prêtre que chez nous. On a beau être démocrate, si l'on a dans sa mère, dans sa sœur, dans sa femme ou dans son amante, — nous ne dirons pas un *agent*, — mais un espion, tout involontaire et bien intentionné, de Rome, la tâche démocratique est bien difficile! — Il n'y a de salut que dans l'instruction de la femme; l'Association pédagogique l'a compris et elle méritera bien de la patrie.

***

Enfin, *l'Association agricole*, et particulièrement MM. Strzelecki, Ginsberg et Chlendowski, qui organisent des cours publics traitant de l'économie politique et de l'agronomie; *l'Association littéraire et scientifique* invitant le savant Liebelt, de Poznanie, pour le même but; *l'Association ouvrière* connue sous le nom de « l'Étoile, » qui travaille dans le même sens, dans le milieu des travailleurs, c'est-à-dire dans le cœur de la nation; — tout cela est d'excellent augure pour l'année que nous venons de commencer.

FAITS DIVERS

On nous communique de Belgrade la proclamation de la Régence au *peuple serbe*. — Nous ne relèverons de ce manifeste banal, dirigé contre Carageorgévitch, qu'une phrase pour y revenir plus tard:

« Le résultat du jugement rendu, en Serbie, contre les assassins du prince Michel, établit que deux éléments impurs ont trempé dans le forfait, les uns, *rebut social*, expiaient au bagne de Topchidère des crimes antérieurs; les autres, *rebut politique*, erraient en dehors des frontières de la patrie. — Ce n'est que parmi des forçats ou parmi ses parents (!) et ses serviteurs (!!) que le grand coupable a pu trouver quelque adhésion à ses plans pernicieux! »

On nous adresse la lettre suivante:

« Messieurs les rédacteurs,

« Lors de l'insurrection de 1863, se trouvaient dans la voïevodie de Plock deux Chondzynski, savoir: *Jules*, compagnon constant de M. Jean Turowski, l'ex-chef militaire de voïevodie, et *Zbigniew*, connu sous le nom de « Ludwik Bialy, » remplissant les fonctions du commissaire de voïevodie.

Cette identité de noms et de lieu, actuellement un séjour commun en France, fait que plusieurs personnes nous confondent, nous prenant l'un pour l'autre, ou tous les deux pour une seule et même personne. Puisque, excepté ce nom, nous n'avons rien de commun, je viens vous prier, Messieurs les rédacteurs, d'insérer la présente lettre dans votre journal, afin de prévenir ainsi toute erreur souvent très-désagréable.

Veuillez agréer mon salut fraternel.

Zbigniew CHĄDZYŃSKI (Chondzynski).

Pour la Rédaction: A. Szczesnowicz,
Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.